

DE LA RECUPERATION :

LE DERNIER CRI

Que le Capital n'ait pu évacuer l'HUMAIN de son procès, et que ce soit le monde des CHOSES qui, ainsi produit, tende à dominer totalitairement toutes les sphères de la vie, voilà ce qui constitue probablement la contradiction centrale de la domination du Capital. C'est cette contradiction qui est vécue quotidiennement par chacun de nous, qui EST notre existence même.

La réduction apparente à l'économie politique se dissipe d'elle-même dès lors que le problème est posé, car l'existence n'y est plus considérée comme une simple catégorie de l'économie politique. Dégager les manifestations humaines de la bétonneuse du Capital n'est donc plus affaire de classification. La perception que l'on en a est immédiatement pratique/praticable.

Et c'est bien là le lieu secret de toute révolte, insurrection. Réduite quotidiennement à n'être au mieux qu'un mode d'existence — et donc contrainte malgré elle à la reproduction des genres qu'elle n'aspire qu'à dissoudre — la négativité ne peut émerger qu'en s'érigeant sur le cadavre de cette réduction. De son échec naissent et se nourrissent tous les bavardages sur la récupération.

La critique et l'art sont les lieux où se manifestent les plus violentes répulsions à la récupération. C'est qu'ils se retrouvent en première ligne. A avoir évolués dans des sphères relativement autonomes, et à ce titre rejetés ou ignorés, puisant leur force et leur existence de cette autonomie même, ils vivent douloureusement leur accession à un statut social reconnu, celui de la culture. Et de son marché.

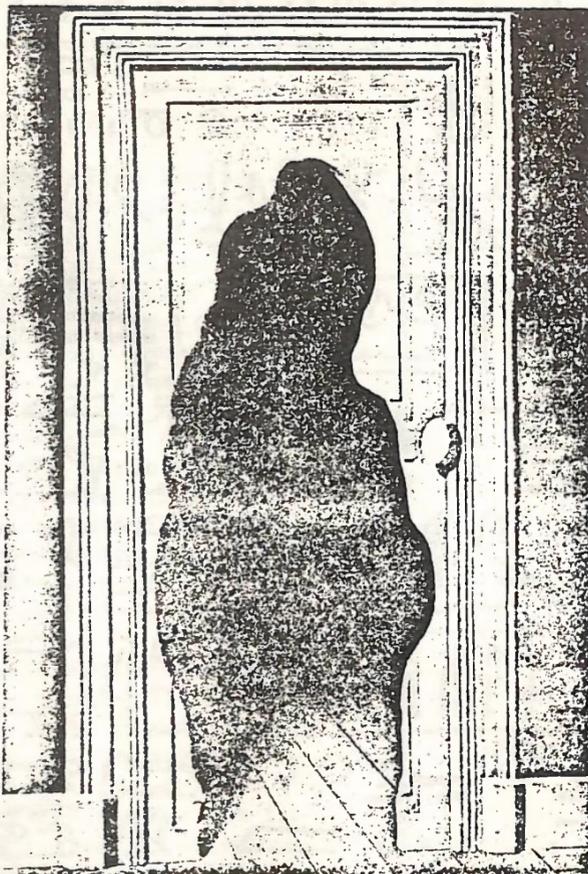
Encore que se soit la critique qui s'en porte probablement le plus mal. Si l'activité artistique n'a en fin de compte nul besoin de justification, aucun alibi à faire prévaloir — l'acte créatif, dans son immédiateté, ne pense pas son rapport au monde, il EST, tout simplement — la critique elle se prétend la conscience, se présente au monde comme telle, et croit, de là, détenir sa légitimité. C'est dire que le rapport à la réalité est implicite à sa pratique, quand ce n'est pas elle même qui se trouve être l'objet de son questionnement.

Que le marché puisse réaliser pour une part son existence en assurant la diffusion aussi large que possible de quelques unes de ses vé-

rités acquises, c'est la contradiction même de sa situation qui est alors mise à nu. Plus encore, si ces vérités atteignent quelques spécialistes qu'elle n'escomptait pas. Mais c'est encore l'anonymat du marché qui en décide. Anonymat qui recouvre toute la palette des attitudes possibles et de leurs "fonctions" associées. Le procès d'homogénéisation de l'idéologie qui accompagne le mouvement du Capital, qui ne fait qu'un avec lui, opère sans reconnaître de territoire hors de sa portée. Pour ce faire, il dispose d'une panoplie complète de serviteurs zélés : psychologues, sociologues, économistes, urbanistes, politiciens, journalistes, ...et autres universitaires qui, fondamentalement attachés à leurs fonctions, ne font que participer à l'éternisation du vieux monde.

leur socialisation effective, c'est-à-dire de leur réalisation. Si ce n'est de demeurer l'expression d'une des tendances possibles du Capital, de son utopie.

C'est alors que les petits rentiers de l'idéologie s'affolent. Voyant la spécificité de leur existence compromise, ils dénoncent violemment la récupération. Drapés dans une attitude aussi dérisoire qu'inefficace, ils clament bien haut, mais dans le vide, leur identité violée, assurent la validité intrinsèque de leur point de vue, dénoncent le pillage de leurs idées dans des contre-façons livrées à la publicité. Attitude idéologique par excellence. Détenteurs d'une vérité qu'il ne s'agit que de protéger, ils liquident du même coup le moment vivant de leur activité. La conscience hors l'histoire, c'est Kautsky qui refait subreptisement surface au détour d'une plainte, et la farce du militantisme qui renaît de ses cendres.



René Magritte : La réponse imprévue — 1933

La radicalité d'aujourd'hui ne préfigure que la banalité de demain. Et notre époque se caractérise par l'accélération du temps. L'usure rapide des théories est à la mesure de

"En fait, nous voulons que les idées redeviennent dangereuses." (I) Pour courir à l'efficacité des mots, voire des idées, on s'huile vite. Et l'on enrage d'autant plus que le destinataire réel n'est pas celui qu'on attendait. Qu'une grande tête molle des Radicaux de Gauche publie l'Etat Spectacle, qu'un journaliste du Monde titre son article Spectacle du Terrorisme, Terrorisme du Spectacle (Après avoir été le journal le plus lu de France, le Monde redevient-il le plus situationniste ? Sans parler du monde réel où le détournement est devenu une activité largement répandue : de la perruque tant pratiquée dans les usines au détournement... d'ovions.) personne ne peut prétendre par avance échapper à la condensation idéologique.

On le voit, c'est la notion de récupération comme champ particulier d'interprétation, qui devient caduque. Et celle de victime, mitoyable. Autant se plaindre de ce que notre cadavre rejoigne le cycle biologique, que la vie s'alimente de la mort. Les vituperations contre la récupération tentent de masquer un échec qui, pour cela même, s'avoue involontairement pour tel. Mais c'est de l'échec du présent ou'il s'agit. Ces balivernes perdent toute consistance et ne font que signaler que l'on est déjà en retard sur l'histoire qui se déroule. Que l'on est déjà MORT puisqu'il n'y a plus rien à jouer ni à découvrir.

(I) Internationale Situationniste n°II. Sans préjuger de ce qu'elle a effectivement été, l'I.S. n'est ici considérée qu'à titre d'exemple. Mais combien significatif !

FORD TAUNUS 7 CV. METTEZ-VOUS EN SÉCURITÉ.



BOSCH partage votre vie et vous ne le savez pas toujours.

Grundig. Le progrès qui vous simplifie la vie.

La beauté vient de la perfection des solutions techniques.

BRAUN

on ne peut pas prendre de risques...

Ces événements récents, le dernier sursaut, le traquage et l'assassinat de la bande à Baader nous font balancer d'une rage de vengeance à la hantise de 1984... Ultime révolte d'une humanité succombant sous l'oppression technocratique et policière, elle est récupérée comme ultime spectacle d'une folle entreprise: la subversion de la société de classes qu'on offre en auto-dafé et en pâture aux mille Etats passés dans des milliers de cervelles passives.

D'Istanbul à Berlin, de Rome à Paris, une vague de manifestations et d'attentats répondent aux assassinats de Mogadiscio et de Stammheim et renvoient au nouvel Etat mondial constitué l'écho d'une agitation violente et spontanée.

Le problème n'est pas de voir où est le négatif et où est le positif dans les actes de la RAF et ses résultats; tout y fait partie d'un tout, même un tout bourré de contradictions entre le vieux et le neuf, le figé et le vivant: des débris des vieilles théories léninistes et tiers-mondistes est née une étincelle de révolte et de refus, des subjectivités brisées par l'asepsie et les marks une nouvelle rébellion. Que de tels actes se passent de théories ou de théorisations, qu'on retrouve ici Kava-chol ou Bonnot et cela nous suffit! Leur théorie bâtarde n'a aucun intérêt.

Terroristes, nihilistes, anarchistes, et même wagnériens, les mots n'ont pas suffi pour les vouer à l'ostracisme universel... En fait, derrière tous ces titres à scandales, une vérité s'était révélée: la force négatrice de tout ce qui a été nié par un siècle de marchandise et d'aliénation.

Et ceci que vous pourfendez, gauchistes, pacifistes et autres contre-révolutionnaires- parce que les "terroristes" n'ont pas su attendre les masses et que les masses ont seules le droit d'être violentes, elles et pas les individus, et que les "terroristes" c'est pas le Proletariat... etc- et bien ce sur quoi vous crachez, cette subjectivité en révolte de quelques individus (en fait bien plus nombreux que seize photos sur une affiche de recherche...) est ce qui les rend des nôtres!

En Allemagne, les sympathisants sont nés spontanément et ont mis au goût du jour ce que d'autres avaient inauguré de l'autre côté des Alpes: la destruction d'unités économiques: les incendies d'usines, temples modernes de la soumission... (incendie de Ford à Cologne...)



Arrière les requins de gauche, pas de fausses larmes pour la mort des "désespérés"; vous leur collez le désespoir ou la "mort dans l'âme"... (July crève salope!..) alors que ce n'était pas du tout ça, mais le contraire: une décision fermée d'en finir avec cette société avec des armes. Ils n'ont pas remis au grand soir ce qu'ils pouvaient faire l'après midi!

Et face à leur entreprise, à leur vie tout simplement, seraient revenus en force le fascisme, le néo-fascisme, le nazisme et j'en passe! Trouvez plus drôle! Ce que vous caricaturez ainsi parce que ça vous arrange au fond de lutter pour la démocratie, la votre et celle des bourgeois, eh bien c'est la démocratie elle-même, arrivée à son point de raffinement et de non-retour: c'est son évolution naturelle, ayant intégré autant

que possible ses classes ouvrières, elle ne peut plus supporter les non-intégrables, les non-assimilables, ses dissidents violents, alors elle les détruit physiquement en faisant fi de sa sacrosainte morale humaniste et agit comme un Etat se doit d'agir: en gangster, et elle abat dans ses prisons après avoir aboli la peine de mort!

A travers Schmidt, la "Bild-zeitung" et l'homme de la rue, c'est le même discours qui trotte: celui de l'Etat et l'Etat de la RFA n'a plus même besoin de la politique car elle est devenue le langage universel: l'idéologie de la sécurisation, de la peur des terrorisés quotidiens de l'autorité.

On met en scène la subversion pour la représenter comme une menace d'asservissement. On brandit le spectre de la violence et on offre en feuilleton spectaculaire comme au meilleur temps du Colisée, l'affrontement avec ceux qu'on identifie à la mort et le tour est joué! °°

Et non, pas si bien que ça, car d'autres générations de "destructeurs" se lèvent (et elles effrayaient déjà Baader): le chemin est tracé et la formidable assurance de la RFA dans sa victoire momentanée ne cache qu'une formidable peur de voir surgir ça et là d'autres incontrôlables, d'autres "emarginati" et craint l'avenir d'une situation à l'italienne? °°

La terreur de l'Etat n'est que l'horreur de l'intolérable!

Pas de faux-débat sur le terrorisme! Il naît de la vie foulée aux pieds et pas des lacunes de la démocratie!

Dans ce cas là, nous sommes tous des terroristes!

.....

Légendaire robustesse et sécurité.



°° Aujourd'hui, un film sur le détournement de Mogadiscio, demain pourquoi-pas un sur l'honneur perdu de Gudrun Esslin?

°°° "Nous devons empêcher l'extension du terrorisme à la classe ouvrière". (Nollau, ancien président de la commission de défense de la Constitution, après l'exécution du banquier Ponto...)

.....

Mercedes. L'esprit de synthèse.

Coincés entre le cauchemar climatisé de la société industrielle et les ghettos marginaux (Cohn Bendit... encore un effort!) ils n'ont pas vu d'autre issue qu'agir au plus vite. Evidemment, partis d'actes exemplaires et approuvés assez largement dans la minorité, la logique de la répression les a amené à un simple combat-représailles pour leur simple survie.

Mais jusqu'au dernier moment (l'assassinat des Ponto, Buback et Schleyer), qui d'entre nous n'a pas ressenti cette "joie intime" qui est désormais jugée criminelle par les medias et les tribunaux de RFA..?

Braun electronic
Le réveil devient plus humain.

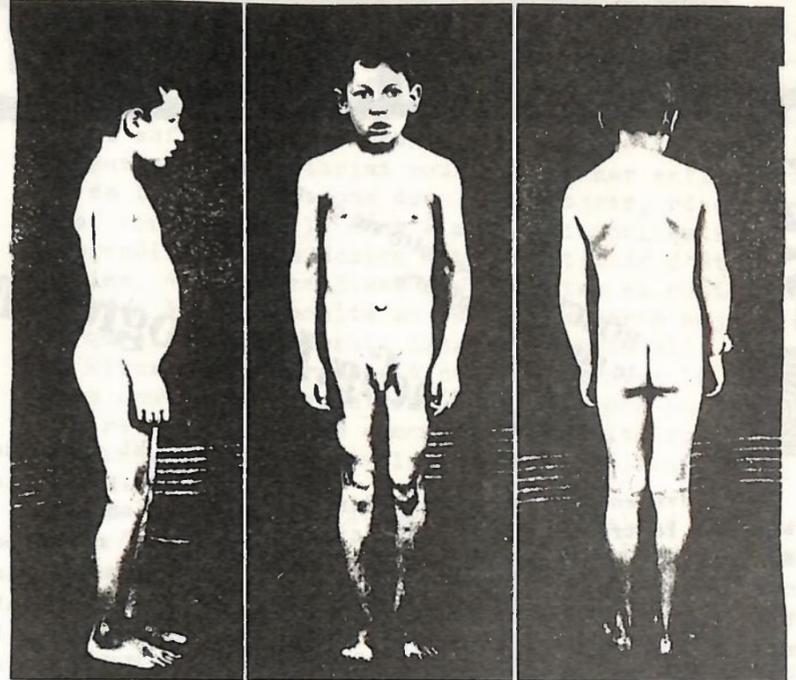
Les corps des terroristes étaient encore chauds que les médias achevèrent déjà leur union sacrée. Les terroristes morts, le moment de l'Unité était passé, et chacun fit mine de s'interroger.

Poser les questions et y répondre. Parler et faire parler. Nous faire parler à notre place " ON " " LE PEUPLE " " NOUS " " L'OPINION " que d'infâmies cachent ces mots.

Le rôle des médias après la mort des terroristes fut d'interpréter les événements, de les hâcher, de renouer le dialogue perdu, de voiler l'essentiel : il ne peut plus s'établir de communication entre le nouveau monde (s'il naît) et le vieux monde.

et ils retournèrent à leur place dans le jeu politique....

Certains " LIBERATION " par exemple, parce qu'ils sentent l'haleine de la révolte d'un peu plus près (l'OCCUPATION), pris en flagrant délit, se voit maintenant obligé de remplir le rôle du Père. Le ton paternaliste cache chez eux la panique qu'ils ressentent après leur compromission.



Garçon de 8 ans hypothyroïdien-adiénoïdien. Remarquer l'attitude vicieuse du dos.

LE DIALOGUE, C'EST LA MORT

Les Politiques, gauchistes, magouilleurs, arnaqueurs, journaliers, aiment à montrer qu'ils méprisent la révolte, ils ont dépassé ce stade, à coup de science prolétarienne de pseudo-théorie (d'IDEOLOGIE). C'est un lieu commun chez eux : " un révolutionnaire n'est plus un révolté ".

Nous n'avons pas été les premiers à l'observer mais, il faut le répéter, le dénominateur commun des diverses idéologies gauchistes et ultra gauche, c'est leur christiannisme sous jacent.

Pas seulement dans leur puritanisme sexuel, dans leur morale rouge et leur esprit de sacrifice, mais également dans leur culpabilisation profonde.

Dès les premiers moments de sa rencontre avec le militantisme, la révolte du militant est bradée et l'explication est donnée au monde de cette révolte, et le pardon est demandé au monde (car le militant croit qu'il passe pour un révolutionnaire). Cette explication, ce pardon, ce repentir s'exprime par son attitude de brave militant, souriant, présentable devant les masses, capable de parler dans les assemblées, à la télé, d'être comme Tout le monde quoi !!!

Etre homme du concret du programme, du projet de la Société future, radieuse, du Socialisme, de la destruction de l'état dans les limites du convenable pour les hommes de bonne volonté !

Nous ne dénonçons pas, ici, l'UTOPIE mais, au contraire, par projet, nous comprenons le pragmatisme gauchiste, son manque d'imagination et de folie. Ce pragmatisme qui inhibe la révolte.

C'est même comique de voir les pantins, à force d'être au service de la révolution future, et de la préparer quotidiennement, de les voir avaler volontairement, les pires humiliations quotidiennes.

Darien notait déjà dans le " VOLEUR ", cette attitude des Socialistes et anarchistes de son époque, de s'en prendre aux abstractions, alors que l'ennemi était devant eux bien vivant ! (ils savent parfois, inversement, personnaliser un mal).

Leur compréhension du monde, leur raison, leur théorie, n'est qu'un alibi, un obstacle aux passions, un appel à la patience et à l'abnégation. Nous n'en voulons pas !

Mais comment cette culpabilité va se manifester ? par les moyens de ce monde. C'est la démocratie, le dialogue le besoin d'échange dans la Société où règne l'échange. Même si formellement la démocratie est rejetée comme système de gouvernement le dialogue continu, inconsciemment, il leur faut s'expliquer.

Or c'est seulement, selon nous, quand toutes les possibilités d'échanges sont brisées, que l'homme est en rupture avec la Société, c'est quand le langage n'est plus le même, que la rupture est entamée.

Cette Société le sait, qui, par la bouche de COHN Bendit réclame le dialogue, nul plus que lui, dans les événements récents n'a symbolisé la volonté du Capital de " LAISSER PARLER ".

Ce qui affolent les dénonces de goulags les July et cie c'est cette absence de dialogue qu'ils croient percevoir chez BAADER ; la disparition du discours provoque chez eux une peur panique

Il va renaître maintenant le discours sur " LA VIOLENCE HORS DE L'HISTOIRE ". Ce titre était celui d'une revue gauchiste en Avril 1968. C'est ainsi que toute cette horde de démocrates va nous demander des indices de notre représentativité, ils vont nous cerner avec leur morale, ils vont nous comptabiliser (les bras nus étaient-ils si nombreux en 1793). Ils vont tenter de vider le contenu de notre violence.

«NOUS ALLONS DOMPTER LE MONSTRE AVEC UNE LEGION D'ENFANTS»
CHARLES FOURIER



3^{eme} A

REDACTION

Note	Observations:
0	Je ne suis pas obligée de noter de pareilles inepties qu'on a au volontaire

Sujet: (sur le texte) En une trentaine de lignes, sous forme de récit ou de dialogue (ou en alternant les deux) raconter la suite et la fin de cette aventure en respectant le caractère des personnages.

alors
Il a donc
l'air de
facilement

..... Michel se demandait s'il n'y avait pas été trop fort, mais Gilbert répétait sans cesse "glouffe moi, glouffe moi" en riant, Michel ne trouvait pas la signification de ce mot. Gilbert restait à terre, en riant ce qui étonnait Michel; il prit l'épée assez lourde des mains de Gilbert en lui tendant la pointe vers le ciel. "C'est ça glouffe?" Gilbert pâlit, une pâleur pareille à celle de la souprière de procataine de la grand mère de m. Michel; Gilbert se releva prudemment en évitant la pointe de l'épée assourdie et rouillée qui, on le piquait avait donné le tétanos. L'air était lourd et les deux enfants cha mal à le soutenu sur leurs fines épaules. "Glouffer, Glouffer, mais que peut signifier ce mot", Michel le répétait dans sa tête à une vitesse de deux-kilomètres heures en moyenne! Puis tout à coup Gilbert pouffa de rires, Michel affola se demandait ce qui se passait et lui d'abord à un bruyant de cloportes qui venait d'un cuve du coin. Puis Gilbert dit: "Glouffer, ça voulait

dire: tenir ma l'épée que j'attache mon lacet?" Pendant que Gilbert continuait à rir, laissant tomber l'épée, Michel haussa les épaules (difficélement d'ailleurs ou la tour de l'air) mais ne fit pas attention. "J'aurais dû m'en douter dit-il, il n'y a que toi pour inventer des choses pareilles." Mais bien sûr ils rentrèrent chez eux avec une tarte à la confiture et pinayels et une tasse d'huile de vidange les attendais.



SIMPLISME D'ACTION

.....Une société qui commet la faute d'emprisonner les pères dans des bureaux peut bien y ajouter la sottise de renfermer l'enfant toute l'année dans un pensionnat où il est aussi enruyé de l'étude que des maîtres. Si nos faiseurs de systèmes connaissaient les passions, je leur demanderais comment cet assujétissement des enfants à la réclusion, à la SOLITE d'emploi, peut s'accorder avec les deux passions dites Papillonne et Composite? Nos auteurs dites politiques et moraux parlent sans cesse de la nature et ne veulent pas la consulter un instant: qu'ils observent les enfants amenés en vacances, lorsqu'au nombre d'une demi-douzaine, et revêtus de blouses, ils vont se rouler sur le foin, s'entremettre joyeusement aux vendanges, aux cueillettes de noix, de fruits, aux chasses d'oiseaux, etc.; qu'on essaie en pareil moment d'offrir à ces enfants d'étudier le rudiment, et on pourra juger si la nature de l'enfant est d'être enfermé tout le jour pendant la belle saison, avec un entourage de livres et de pédants.

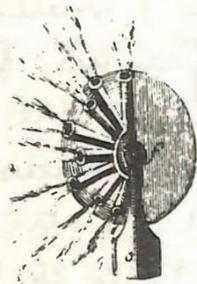
On réplique: ne faut-il pas qu'ils étudient dans leur jeune âge, pour se rendre dignes du beau nom d'hommes libres, dignes du commerce et de la charte? Eh! quand ils étudieront par attraction et rivalités cabalistiques, ils en apprendront plus en cent leçons d'hiver, bornées à deux heures de séance, qu'en trois cent trente journées qu'on leur fait passer dans la réclusion nommée pensionnat.

CHARLES FOURIER.

LE JARDIN DES DELICES

"Le temps disponible n'est pas indéfini." Berlinguer, Octobre 1976.

"Nous sommes arrivés à un point limite, peut-être a-t-il même été déjà dépassé." PCI, Mai 1977.



Les insurrections survenues en Italie au printemps dernier lèvent un peu plus le voile sur la réalité du mouvement communiste contemporain et ses tendances. Si les forces de conservation sociale ont tenté d'étouffer ou de travestir cette réalité-là, c'est d'ailleurs qu'elles y ont reconnu les marques d'un vrai péril: la subversion radicale de l'ordre existant conçu enfin dans sa totalité. De ce côté-ci des Alpes, c'est l'appréhension de cette réalité qui imposa un silence quasi total aux analystes de tout poil, en dehors de quelques comptes-rendus journalistiques^{ooo} et du manifeste de juillet de quelques intellectuels parisiens, dernier pétard mouillé de l'humanisme venant reprocher au "socialisme à visage humain" du PCI de n'être vraiment pas si humain que ça.

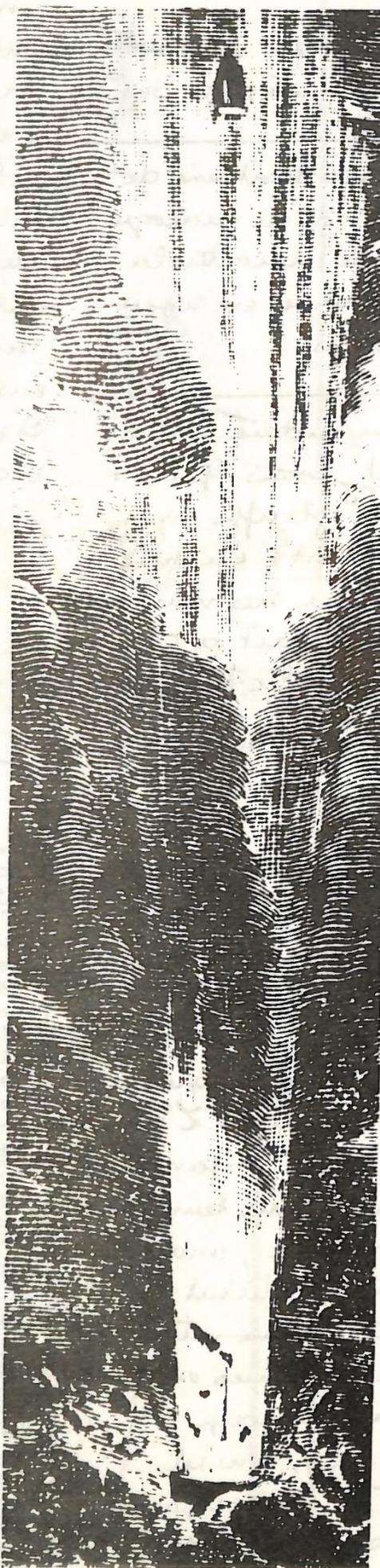
La nouveauté la plus évidente fut que pour la première fois les individus qui ont fait ces événements, qui sont descendus dans la rue pendant deux ou trois mois ne se laissent pas enfermer dans des catégories sociales ou politiques bien définies: ce ne sont ni les étudiants de 68, ni les grévistes sauvages de 69, ni les gauchistes des années 70! Finies les appellations qui cernaient et circonvenaient commodément les agitateurs d'hier...

Voilà de quoi dérouter les interprétations classiques:

-le "lumpen"? Mais non, puisque traditionnellement c'est le terrain de recrutement des fascistes!

-la "marge"? Mais non, on l'a depuis le phénomène hippy définitivement assimilée au pacifisme et à la passivité sereine des ghettos communautaires!

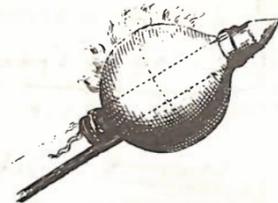
-alors s'agissait-il de la prolétarisation des couches petites-bourgeoises accélérée par la crise économique? Non puisqu'elles s'étaient prononcées en masse aux élections de 1976 pour le PCI...



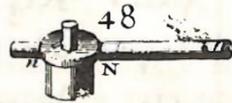
On s'est alors occupé de faire l'analyse sociologique des émeutiers: chômeurs, étudiants sans débouchés, travailleurs immigrés du sud de la botte et professionnels de l'absentéisme, marginaux des zones suburbaines de Rome ou de Milan, ouvriers "au noir", femmes révoltées par le machisme ambiant...

Il s'agissait par cette dissection de scinder le mouvement et par là prouver qu'il y avait des intérêts divergents, pour cacher l'essentiel aussi: ce qui avait jeté ensemble et soudé ces gens-là dans la rue.

Qualifiés d' "emarginati"-en marge de la société car en marge du travail salarié quotidien régulier pour la plupart, ils ont ceci en commun qu'ils refusent la vie qu'on leur impose: misère matérielle (car elle existe bel et bien en Italie...), chômage, exploitation légale ou pas (travail noir...) et ils refusent également le modèle de vie qu'on leur propose à gauche: un simple rôle économique, productiviste, la vie tranquille d'un esclave salarié soumis aux sacrifices exigés par la crise.



C'est un véritable front du refus qui s'est spontanément créé, refus de la soumission aux lois de l'Etat (manifeste quand c'est interdit, s'armer...) et de l'économie et par delà de la soumission aux patrons, chefs, partis, syndicats, flics, medias... Refus de l'argent et de la marchandise (dans un premier temps on auto-réduit, dans un deuxième, on pille!), de l'ennui (la destruction devient un jeu, l'ironie une arme...), des journaux (d'abord on sort son propre journal, puis on tire dans les jambes de la canaille journalistique d'en face...)

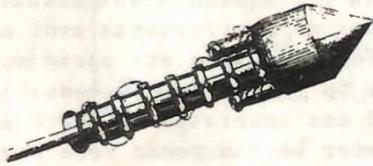


^{ooo} Le correspondant du "Monde" en Italie, Robert Solé a d'après la hargne de ses articles flairé un sérieux danger, en tant que larbin du "journal de tous les pouvoirs", il ne pouvait d'ailleurs en être autrement...

Le jardin des délices (SUITE DE LA P.6)

Bref, c'est le refus de tout ce qui encadre la "vie" du prolétaire et borne sa misère quotidienne; tous ces éléments ont été au fil des jours compris dans leur totalité (et peut-être plus qu'en mai 68...) et l'idée fit son chemin qu'on ne pouvait plus accepter de compromis avec ce qu'on rejetait en bloc, que le temps des luttes partielles était révolu et qu'on ne pouvait plus que nier en totalité ce sur quoi on riait, visait ou tirait, et que de toute façon on n'avait plus rien à perdre!

C'est toute une redéfinition de la classe subversive et une vision du mouvement communiste qui sont à revoir à la lumière de ceci: le prolétariat en tant que classe de l'avenir et actrice de subversion comprend de moins en moins tous les vaincus de l'aliénation ouvrière, les achevés syndiqués de l'usine dont on attendrait le réveil magique, mais elle devient l'union de ceux qui refusent d'entrer dans cette condition-là ou qui n'arrivent pas à s'y intégrer, à s'y habituer à un moment où l'impossibilité du capital à tous les "employer" coïncide avec le dégoût de ceux-ci d'aller se louer à lui et de l'entretenir plus longtemps... Le capital de par son évolution crée dans les millions d'individus qu'il rejette hors des lieux de production aliénants ses fossoyeurs de demain.

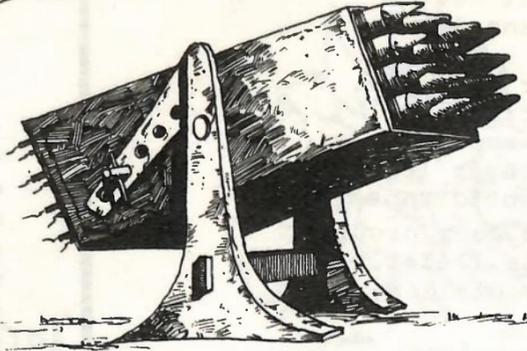


D'autre part la globalité de cette attaque contre le vieux monde exclue toute place laissée à l'idéologie et ne peut se satisfaire d'aucune expression politique- c'est à dire partielle. Dans ce genre de lutte, enjeu du tout ou rien, les partis et les sectes politiques sont renvoyés dos à dos, le mouvement exclue ses professeurs ou ses orateurs et ne fournit pas de "vedettes" pour la RAI ou l'"Espresso"... La revendication de l'autonomie ne resta pas un vague emblème idéologique de plus mais fut assumée jusqu'au bout dans les faits. Le discours politique d'en face fit rire, incongru et irréaliste! "Scemi, scemi!" pour Lama, Andreotti, Berlinguer...

Et l'arme de l'ironie en retour fut d'autant plus meurtrière qu'elle n'exclua pas l'ironie des armes, de quoi à vraiment être pris au sérieux! Cette présence des armes et le souci constant de s'en procurer montrent à quel point la volonté d'aller jusqu'au bout existait. La violence cesse d'être un problème insurmontable, elle est et est vécue (voir l'article traduit dans le précédent numéro.)

Enfin un trait d'égalité était publiquement tracé par tout le mouvement entre toutes les forces qui se trouvaient en face de lui: DC- PCI- flics- syndicats: leur fonction concertée de conservation sociale éclatait pour tous au grand jour et sans alibis... (le 7 avril les autonomes plaçaient une bombe dans le bureau du ministre de l'Intérieur, le 25 ils attaquaient une section locale du PCI à Rome... les flics de Bologne étant aussi bien ceux de Cossiga que ceux de Berlinguer!)

π



Quant à ceux qui revendiquaient la figure de l'Indianité, vite compris par tout le monde, ils signifiaient vraiment que le monde qu'on leur proposait ne pouvait pas être le leur et qu'il était vain de croire qu'on pourrait cantonner ces inassimilables dans quelques réserves de résignation et de neutralité...

La lutte de classe traditionnelle y perdit en effet quelques plumes. Ce n'était plus les escarmouches salariales, syndicales ou électorales mais une lutte de classes posée comme une véritable guerre sociale, une guérilla quotidienne mettant fin à ces banalités, ces répit, ces temps morts dont se nourrit habituellement le capital, maître du jeu; voilà quelque chose qui n'est pas prêt d'être oublié. On parlait déjà de libérer des zones entières, des quartiers, des entreprises et des "rondes ouvrières" armées faisaient la loi çà et là de Milan à Rome, expropriant, menaçant, punissant et imposant leurs "décrets prolétaires"... La sécurité chère au capital disparaissait chaque jour un peu plus; patrons et "hommes d'Etat", cadres et "hommes de droit", journalistes-flics hésitaient à sortir de chez eux et multipliaient leurs gardes du corps: l'Etat s'avérait incapable de défendre les agents de sa domination et se ridiculisait par son insuffisance aux yeux de la population.



Face à cette situation alarmante, les forces du vieux-monde coalisées serrèrent les coudes et réagirent selon leur arsenal habituel:

- du compromis historique on passa vite à une véritable union nationale: l'"arc constitutionnel" de la DC au PCI et les ennemis désignés furent le désordre et la subversion (le PCI comparait la situation à celle de 1919, lapsus!) Le pacte fut scellé par la manifestation de Bologne le 16 mars et appuyé par une grève générale des syndicats. Les trouble-fêtes furent assimilés à une sorte de néo-fascisme et le combat pour sauver la démocratie devint le mot d'ordre de la réaction (air connu), la mission de la classe ouvrière était de sauver la République. On essayait ainsi de masquer que le nouveau fascisme s'incarnait en fait dans le PCI avec le même rôle et les mêmes armes que l'ancien (plus que sous les traits du petit cousin Cossiga...) L'appel des chars à Bologne, les louanges pour la police, l'incitation à fermer les radios libres et les sièges des autonomes: le PCI su-

gérerait, rameutait ses troupes et Cossiga exécutait, légiférait dans un joli partage des tâches. En apparence, le gouvernement restait à la DC, en réalité tout se jouait dans les coulisses et les cabinets feutrés avec les comparses du PCI... Berlingotti!

- Bien que la marge fut étroite, il y eut place pour quelques tentatives de récupération du mouvement, en voici: -l'assimiler à une lutte des jeunes pour obtenir du travail et pas du noir, une vie décente, des logements et des bourses d'études, bref en faire une lutte raisonnable et réformiste, alors que comme en 68, il n'y avait pas de revendication...

-faire du mouvement des Indiens métropolitains, des radios libres et de la nouvelle presse "mao-dadafste" un phénomène folklorique peu sérieux ou au contraire un phénomène culturel très intéressant avec son langage, son art...

Après les sociologues, linguistes et esthètes à vos plumes! D'où la décision immédiate des Indiens de se dissoudre en tant que mouvement plutôt que de faire les frais du spectacle.

-manoeuvrer pour rejeter dans un monde marginal avec sa place toute préparée, ses ghettos, sa culture et ses luttes partielles, ceux qui osaient mettre les pieds dans la lutte des classes si insolentement...

-après avoir isolé les "violents"-les méchants autonomes- en suscitant chez la majorité un réflexe de peur (voir le rôle de la presse dans la publicité faite autour des enlèvements, les photos des P.38 démocratisés, le procès des brigades rouges à Turin...)

Ces récupérations honteuses ayant échouées et le mouvement ne tolérant décidément aucune emprise du monde politique, il ne restait plus qu'une solution: la répression brutale quoique sélective et étalée sur des mois, assez efficace pour gagner du temps et dissimuler par le silence imposé certaines révélations scandaleuses, entre autres: - l'Etat, devenu une fiction pendant quelques semaines, avait été sauvé uniquement de la faillite par le PCI... et les machines qui tournaient encore



Il fut l'inventeur du cocktail Molotov l'ami du gouverneur de la Caroline du nord mais l'ennemi de celui de la Virginie: il en mourut

Le dialogue.. (SUITE DE LA P.4)

Le lien plaisir-révolte est à peine rétabli qu'ils protestent et proposent en échange leur violence-démocratique. Car les gauchistes n'ont jamais été violents. Quand ils se battent c'est pour la DEMOCRATIE, pour cet état neutre de libre acceptation de l'esclavage dans le discours.

Ils ne peuvent admettre que la terreur sera une réponse implacable au terrorisme quotidien du Capital. Il est dur d'admettre que le mouton exploité deviendra un homme qui fera payer les petites et les grandes humiliations quotidiennes. Et c'est pour cela qu'ils nous prêtent leur propre soif de pouvoir, leur propre hantise de l'état. (en nous assimilant aux cambodgiens, à Staline, voir les articles de Libération).

Car ironie de l'histoire, ce sont les anciens léninistes qui, encore inféodés aux vieilles organisations du prolétariat soumis, (les syndicats par exemple) nous reprochent leur propre tentation.

Nous ne voulons pas "déléguer nos pouvoirs" ni représenter, nous ne sommes pas des militants du désespoir, le désespoir ne se refile pas comme une vignette de la fête de l'humanité. Nous n'avons aucune machine de guerre, aucune machine mangeuse d'homme à proposer.

(qui d'un point de vue "militaire" pour l'heure serait une trop belle cible).

nous sommes simplement parmi les premiers irréconciliables, ceux qui ne veulent ni discours, ni dialogue : le dialogue c'est la mort.

Tout mouvement qui naît aujourd'hui ne pourra partir que sur ces prédicats sous peine d'être mort avant d'avoir vécu.

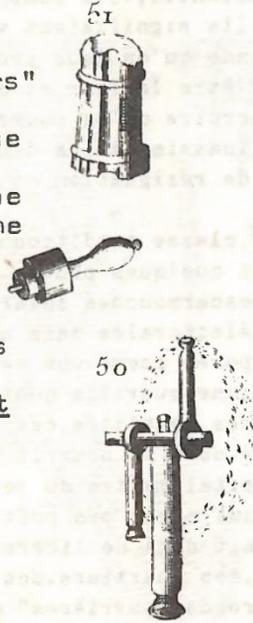
De l'ouvrier soumis à l'homme révolté il y a un grand voyage. Ce n'est plus le même homme qui jadis courrait vers la pointeuse, Aujourd'hui, la brise.

L'histoire, c'est l'histoire de ces milliers de voyages.

Dans chaque soumis sommeille un terroriste, la terreur s'imposera avec nous ou sans nous. Difficile à imaginer pour ces gauchistes déséchés.

le vieux l'avait pourtant bien dit :

" LE CAPITAL EST UNE HORREUR SANS FIN NOUS LUI PREPARONS UNE FIN PLEINE D'HORREUR ".



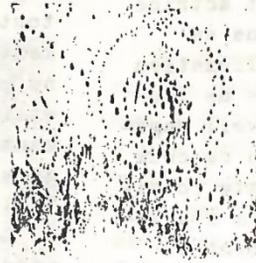
Ne la demandez plus!



le jardin... (SUITE DE LA P.7)

sous la surveillance des syndicats sauvaient l'essentiel: la permanence du travail salarié: Travailleurs, vous qui avez du travail, vous n'êtes pas concernés! Encore plus de sacrifices! Moins d'absentéisme!

-on avait voulu faire jouer à la classe ouvrière traditionnelle le rôle de gardienne jalouse de son esclavage en la maintenant à ses tâches productives et on y avait réussi momentanément!°°° Cependant on n'avait pas réussi à la dresser contre les insurgés, elle était tout au plus restée passive, spectatrice des événements, désabusée...



Colloque International de Psychanalyse sur le thème de:

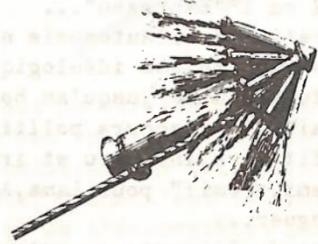
LA VIOLENCE

MILAN 24-26 NOVEMBRE 1977
MUSEO LEONARDO DA VINCI Via S. Vittore, 21

Depuis la répression s'est abattue, des centaines de manifestants sont en prison, un coup sévère a été porté aux radios et à la presse du mouvement, l'afflux record des touristes de l'été a failli effacer le cauchemar vécu par la classe dirigeante.

Pourtant, dès juin, on a assisté à des incendies d'ateliers, sacs de bureaux de directions et autres accès d'absentéisme sauvage qui montrent bien que le calme estival était très relatif et que le mouvement n'a pas épargné les usines et que l'autorité a du mal à s'y faire respecter.

.... Septembre 1977.



°°°La récente conférence de Bologne s'inscrivait dans ce plan visant à l'institutionnalisation du mouvement (ici sous le patronage du PCI et de ses cantines...) ou à sa réduction à un mouvement anti-répression, voire anti-fasciste...

°°°Un coin du voile a été levé par un numéro pirate de l'"Unita", réalisée par Lotta continua...

°°°Il est significatif de voir la CGIL, à son dernier congrès en juin, soucieuse de "sortir le syndicat de l'usine" pour récupérer la masse incontrôlée et dangereuse de deux ou trois millions de chômeurs, étudiants et autres et la lier dans des comités de quartiers aux ouvriers syndiqués "exemplaires" des usines.

INVITATION à l'INSOLENCIE

1

C'est la constance même de l'avortement de nos évasions dans quelques cellules toujours trop semblables à celles que nous quittons (et pouvait-il en être autrement) qui nous amènent aujourd'hui à nous interroger sur ce que nous voulons en définitive quitter. Et par delà cette interrogation nécessaire sa suite: comment et pour quoi? Voir dans un mouvement social notre libération n'est rien, si nous ne savons ce dont nous voulons nous libérer et si nous ne discernons pas, dans ce mouvement même, ce qui est porteur de nos espérances. En fait, l'intrication établie entre ces trois questions est-elle telle qu'il serait vain de tenter de résoudre l'une sans les autres.

Le geste aliéné et la pensée rationalisante se produisant réciproquement dans un univers probabilisé au maximum nous promettent des lendemains bien courts qui se mesureront peut-être avec la précision avec laquelle la science prétend saisir la matière inanimée: il restera l'électrocardiogramme pour rassurer l'électroencéphalogramme. La grande obsession du capital n'est plus tant de nous voir garder un "droit chemin", que de déterminer l'ensemble de ceux que nous risquons d'emprunter. Ce bienveillant parapluie destiné à nous protéger contre les avanies du temps dissimule par dessus tout l'ombre par trop bavarde que pourrait apporter quelque journée ensoleillée.

Stérilisé, homogénéisé, l'espace social capitaliste, dans sa prétention à préserver la vie de ses sujets, s'arroge jusqu'au contrôle de leurs émotions; et l'hygiénisme et la sécurisation en banissant la mort de l'horizon de cette autre mort qu'est la survie, fournissent à la marchandise le prétexte royal de sa domination.

L'obsession de la prévision et l'éternel retour du même sont les murs et les chemins de ronde de la prison où nous enferme le capital. La détestable capacité que nous avons de résumer notre vie dans des formulaires est l'exacte mesure de l'illusion qui différencie Sarcelles de Fleury-Mérogis: si ici reste à l'aventure la possibilité de se chiffrer sur les cadavres des flippers, les années n'y sont pas pour cela plus longues - quelques journées d'où les autres se déduisent par de trop mathématiques similitudes.

2

C'est, nous l'avons déjà dit, la reconnaissance de nos échecs qui nous a conduit au pied du mur que nous voulons franchir. Reste, afin de le sauter, à s'assurer si quelque trait commun à nos tentatives échouées ne menacerait pas, en se reproduisant, de mettre à bas nos efforts. Or ce trait commun n'est autre que la logique interne de

nos illusions successives, illusions qui n'ont pu être saisies pour telles que dans l'écart opéré hors de leurs logiques. Ici commence la difficulté: ne s'agit-il pas de nous en prendre à la logique, à la raison elle-même!

Le langage dominant, ce véhicule de la banalité raisonnante apparaît, en dernier ressort, comme l'un des garants le plus sûr de la société marchande. Si les limites de notre univers forment les limites de notre langage, au sens de la réalité présente, les limites de notre langage sont également les limites de notre univers possible, au sens de la faculté d'imagination d'un monde autre.

Sans lui avoir fait atteindre la dimension du langage décrit dans le 1984 d'Orwell, la domination croissante du capital sur tout les domaines de la vie réduit de plus en plus le langage à n'être que le discours de la marchandise. La normalisation du travail et de ses produits, l'invasion du langage spécialisé, l'évolution des connotations attachées aux mots sont les gardes-fous zélés d'une pensée qui ne doit pas s'écarter des chemins qui mènent

(SUITE PAGE 10)



L'INSOLITE (SUITE DE LA PAGE 9)

de l'usine au super-marché. Comment le communisme pourrait-il être autre chose que le stalinisme quand tous les chats sont gris, quand gazon rime avec interdiction?



Mais les mots ne sont que les maillons de cette chaîne qu'est la phrase rationnelle dont l'âme est la pensée technique. Sous le règne de la domination de la valeur d'échange sur la société, la pensée technique est la seule intéressant la production de plus-value; avec la domination réelle du capital, la pensée humaine tend à n'être que cette pensée analytique, rationnelle des choses. C'est là sa soumission, c'est par-là qu'elle perd l'usage d'elle-même en inversant la relation qui lie le plaisir à la raison au moyen d'un discours rationalisant le plaisir, l'inféodant à la marchandise.

L'analysme, à travers l'obligation qu'il se fait de serrer et de décortiquer au plus près une réalité qui ne peut que figer pour l'observer a, par-dessus tout, aboutit à un extraordinaire resserrement de la pensée en en bannissant l'imagination. Après l'information suivant laquelle X... est fraiseur, il ne reste pas beaucoup de possibilités dans la tête de l'informé, pour X... que celle d'être fraiseur : sera-t-il un jour dans quelque vaisseau voguant vers l'Alaska ?

L'invasion de l'audio-visuel est le rêve accompli de cette obsession de l'analyse et de l'information corrélative au développement du capital. Si l'écriture nous laissait le choix des images associées aux mots lus, ainsi que le bénéfice de la part prise à la compréhension du texte, l'écran nous prive de cette liberté d'imagination: la petite commode verte aura six tiroirs pour tout le monde et nous ne nous demanderons plus ce qu'ils contiennent- ce serait perdre le fil de l'histoire. L'information achève de chasser l'anormal, le non-rationnel, avec les balles du réalisme entièrement figuré. La carte perforée et les aventures de Mannix sont l'avenir d'un discours toujours plus mercantile qui se ramènera en dernier ressort au "vends-toi et tais-toi" de la marchandise.

Tant qu'un chat ne sera qu'un chat, il est à craindre que nous ne puissions faire autrement que de rendre à César ce qui appartient à César. Et ce n'est pas en décrétant qu'un tient vaut mieux que deux tu l'auras que nous y changerons quelque chose. Il s'agirait plutôt de se demander si: qui rira lundi travaillera mardi !

3

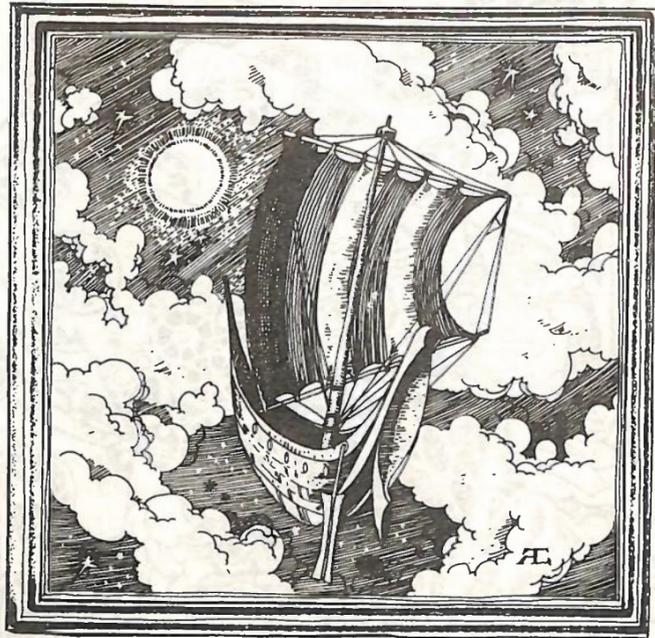
Tous les mouvements sociaux de quelque envergure ont été menés sous l'égide d'un rêve commun, si l'on convient d'appeler rêve toute représentation imaginaire d'un désir non-satisfait dans la réalité pré-

sente d'un individu ou d'une société. Ici comme précédemment, il ne conviendra pas de constater plateamment les frustrations contenues dans ces "bonheurs", voule aupt des démocrates, puis de se demander quel projet suffisamment cohérent et mirifique il faudrait présenter au prolétariat pour lui donner enfin l'envie de bouger. Laissons donc ces projets, rêves communs, pour ce qu'ils sont : une rationalisation homogénéisante des désirs d'une multitude d'êtres humains, des marchandises mystifiantes et rutilantes exposées à une humanité un peu moins morte aujourd'hui qu'elle ne le serait dans leur lendemain

Mieux vaut se rendre à cette évidence: le prochain mouvement révolutionnaire ne tendra pas à la réalisation d'un rêve commun à l'humanité ou au prolétariat, mais tout simplement à la réalisation du rêve.

Que cette protestation contre la réalité qu' est le rêve se traduise de façon aussi insolite ne nous surprendra pas: le langage du désir n'est vraiment pas raisonnable. L'insolite même du rêve est à la mesure de l'inadéquation du plaisir à la réalité. En saisissant les éléments du quotidien pour les jeter en l'air et les assemblés mystérieusement, le rêve distand l'univers du rêveur aux dimensions de ses désirs. Il est du reste assez plaisant de remarquer que dans cet univers-là, le rêveur ne se paie pas de mots: si quelque concept parvient à s'y glisser, ce sera dans la banalité quotidienne d'une phrase immédiatement niée par la visualisation surréaliste de quelque femme vêtue d'une seule écharpe devisant avec un horloge posée près d'un cratère: que la petite aiguille s'inquiète alors de la démocratisation de l'Espagne ramène finalement ce problème à sa juste dimension : on se demande quelle heure il est!

Dépassons la trop rapide constatation de l'inassociabilité absolue du fantasme, pour y voir son universalité et la totalité de la révolte qu'il exprime. N'est-cepas de cette totalité que le mouvement révolutionnaire à venir sera porteur? Allons plus loin encore, et interrogeons-nous sur la prétendue inassociabilité du rêve: n'est-ce pas ma liberté, pour reprendre Bakounine, qui étend celle des autres à l'infini! Derrière l'inassociabilité présente du rêve, ne peut que se cacher sa sociabilité achevée dans les lendemains de sa réalisation.



4

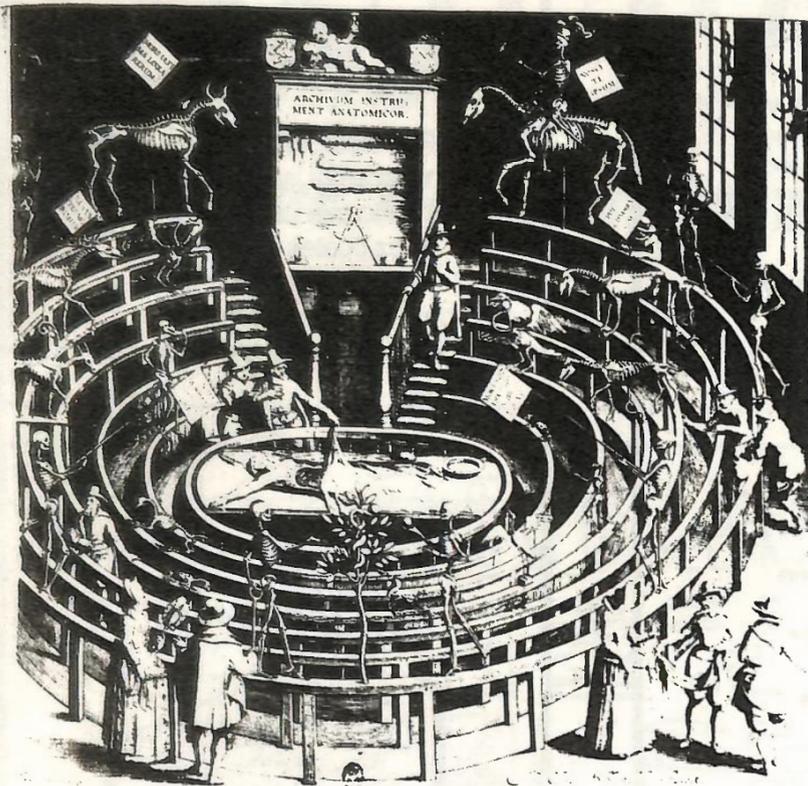
Maintenant que nous avons cerné ce que refusons et renoncé à définir ce que nous désirons, il nous appartient de nous interroger sur la nature du mouvement qui nous mènera de cet ici à cet ailleurs. Nous n'envisageons pas ici d'autre problème. Celui de savoir quel processus déterminera l'éclosion du prochain printemps ne sera pas abordé ici, dans la mesure où l'hiver et l'amour aboutissent tous deux sur de beaux temps: de ceux que l'on dédaigne de mesurer. Ceci étant dit, on aurait tort de se moquer des danses de la pluie des Guayaki, les prévisions météorologiques n'ont jamais rien changé.

(SUITE PAGE II)

L'INSOLITE

(SUITE DE LA PAGE 10)

5



Et il va de soi que si nous avons quelques divergences avec les Guayaki (sur des questions culinaires particulièrement) nous posons le problème du mouvement social de leur façon: nous sommes partie prenante. Là cesse le paradis des éclairés et l'enfer des éclairés. Nous n'avons rien à apprendre à personne ni de personne sur ce sujet essentiel qu'est la vie. Tout au plus pouvons-nous reconnaître les chemins de cette fausse mort qu'est la survie, pour les détruire à tout jamais. Cela devrait suffire à enterrer les avant-gardistes de toute sorte, si quelques remarques supplémentaires sur leurs prétentions à nous libérer ne nous permettaient de voir, par delà ce qu'il ne faut pas faire, l'ébauche de l'immédiatement possible. Semons leurs cendres à tous vents, et voyons si de leur cadavre ne peuvent sortir quelques beaux fruits dont nous nous régalerons.

Haine de l'inconnu, incantations aux dieux passés, monotonie, culte de la charogne, litanies ouvriéristes, il est décidément encore plus fastidieux d'énumérer les tares des sectes politiques et économistes que de les insulter. Impuissants à évoquer le désir d'autres quotidiens, leurs discours ont la triste logique de la marchandise et leur activité naturellement ne se singularise que dans la dénonciation de la marchandise qu'ils rackettent: masses, peuples, militants. Si "un militant révolutionnaire", pour reprendre la fière formule qui est celle des gauchistes est "dix pour cent de cervelle et quatre vingt dix pour cent de semelle" - ce dont personne ne doute du reste - que dire de son activité, sinon ce que dit le proverbe: "ennuyeux comme une manifestation gauchiste"? Ici comme ailleurs, l'ennui est contre-révolutionnaire!

Le grand succès du renouveau du mouvement subversif aura été de démontrer que l'agitation pouvait être agréable, qu'elle devait même l'être, le plaisir s'y associant étant le seul gage de son efficacité.

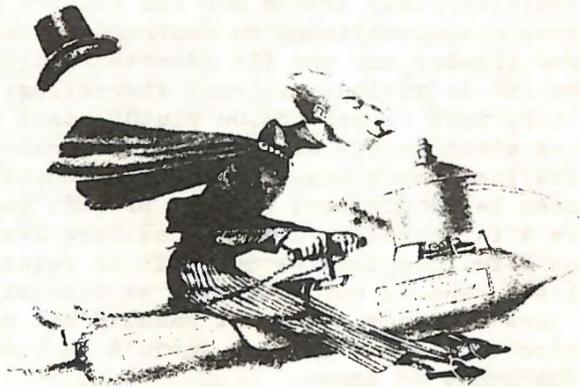
L'agitation réussit là où elle parvient à faire énoncer par ceux auxquels elle s'adresse, le discours que nous leur destinons. Laissons aux autres le soin de se faire les interprètes de la révolte: la nécessité du mouvement subversif n'est pas de se trouver des interprètes, mais bel et bien de nous faire retrouver la parole. Là se situe la rupture avec le consommable. La rupture avec le mode pédagogique, figuratif de l'agitation est l'impératif d'aujourd'hui. L'agitation ne consiste pas à décrire ce qui est, à expliquer la misère, mais à la rendre provocante en se rendant provocante: chacun sait qu'il est difficile de vivre avec un million par mois: impossible de procréer sans se coincer le nez dans un dossier d'assurance-vie; n'est-ce pas une "raison" suffisante pour aller faire l'amour dans les jardins publics?

C'est en cela que notre agitation, imperméable au réalisme figuratif, se fera découvrir par ceux-là même que nous désirons connaître, et qu'elle se fera active dans le sens où la pensée la produira, au lieu de la consommer.

Le grand éclat de rire avec lequel les Indiens Métropolitains prétendent enterrer le vieux monde ne sera que celui, amplifié et repris par quelques mitraillettes, de ce couple d'amoureux regardant du haut de leur chambre passer le très digne défilé des mendiants de pourcentages. La sidération produite par la rencontre de deux mondes que la logique ne permet pas de comparer, est le détonateur qui fait surgir à la fois le ridicule et l'horreur d'un quotidien auquel chacun préférerait un orage dans une forêt hantée.

L'esprit est ce jeu du langage qui provoque la réalité en défiant la pitié. Cynique, naïf, provocant, sidérant, en désignant pour cadavre le revendicativiste, l'humour réussit en un éclair là où la raison échoue des années durant, et la pancarte, démasquée, n'a plus qu'à disparaître. C'est la levée immédiate des tabous sociaux, la dérision du discours marchand. Sur ce terrain, la raison ne peut qu'avoir tort, et si l'on mesure la masse de papier et le temps nécessaire à ébranler quelques certitudes, on ne peut que rester stupéfait face à la portée de quelques phrases concises, allusives, libérant immédiatement les bras nécessaires à la lutte contre le vieux monde. Autant la portée d'un trait d'esprit apparaît quand, dans une foule hésitante, surgit le rire qui lui fera affronter l'ordre, autant l'inanité des discours rationalisants s'affrontant à n'en plus finir des années durant apparaît pour le fossé sanglant où s'enterrent les espoirs de ceux qui avaient rêvé un instant d'aller jouer du Bach sur quelque iceberg égaré.

"Ce que les mots d'esprit chuchotent à voix basse, on peut l'énoncer à haute voix, à savoir: que les désirs et les aspirations des hommes ont le droit de s'affirmer en face de la morale!" Plus loin, Freud poursuit: "L'esprit fait cause commune avec les tendances primordiales de l'âme, qui sont en butte contre la répression, pour lever les inhibitions intrinsèques conformément au principe du plaisir préliminaire. Raison-jugement critique-répression, voilà les tendances qu'il combat tour à tour; il ne renonce jamais à son plaisir primitif de jouer avec les mots, et, dès le stade de la plaisanterie, il fait jaillir de nouvelles sources de plaisir en levant les inhibitions."



Si l'humour, avec le rêve et d'autres encore, est une des possibilités données à la parole, capable de libérer le geste qui accomplira le désir, ces possibilités donnent au geste leur caractère émancipatoire. Ici encore, geste et parole se produisent réciproquement, et défont le carcan de nos fichiers d'immatriculation: alors nous cessons de devenir des numéros pour préparer la farce dans laquelle nous engloutirons le vieux monde.

Ecartons-nous quelques instants de notre quotidien par quelque procédé insolite: transformons un bureau de poste en chambre à coucher Louis XV, distribuons quelques tomates bien mûres à l'entrée d'un meeting gauchiste... Le présent ressurgit dans le double oubli du passé et du futur. Les limites imposées par les valeurs actuelles sont détrônées, et la mesquinerie hygiéniste de quelque horrible déodorant apparaît dans tout son ridicule. L'étonnement s'installe en brisant la prudente réserve des témoins déséquilibrés: on ne sait plus qui règne...

(SUITE PAGE 12)

